

- À Liège, la Biennale de l'Image possible interroge notre rapport aux images.
- Ce qui remet féroce­ment en question notre société qui les produit.
- Une BIP à ne pas manquer.

Sur les ruines du capitalisme

Depuis le XIX^e siècle qui l'a vue naître, la photographie a été considérée – du moins dans son utilisation documentaire – comme une image de vérité. Doux leurre, quand on voit combien elle a été (et est) sans cesse utilisée, sous prétexte d'information, à des fins de propagande tant politique que commerciale.

Ce constat est le point de départ de la Biennale de l'Image possible qui vient de s'ouvrir à Liège. D'où la volonté de présenter des artistes contemporains "qui réinventent l'approche documentaire pour tenter de lui rendre son pouvoir et sa lucidité". Et ceci dans deux lieux en attente de réaffectation de façon à "inscrire l'événement dans le mouvement urbain".

Pilori

À La Menuiserie, le projet *Me, Myself and I* piloté par Pieter Jan Valgaeren pointe en l'image ce miroir dans lequel la société ne cesse de se mirer. Au rez-de-chaussée, parmi les vidéos qui en font la démonstration, on notera par exemple celle de Molly Soda qui se réfère à la "peste dansante" du XVI^e siècle pour clouer au pilori la manie des courtes apparitions dansées sur les applications TikTok ou Instagram. Ou encore celle au style "girly"

d'Arvida Byström qui démonte en deux coups de cuiller à pot le monde des "influenceurs".

Cette création cinglante où l'on voit le féérique à deux sous tourner au cauchemar de la bêtise est complétée par deux sculptures qui pointent l'injonction permanente faite aux femmes d'être "sexy".

Le projet
"Me, Myself and I"
pointe en l'image
ce miroir dans
lequel la société
ne cesse
de se mirer.

Remarquable

À l'étage, on trouve deux projets sociétaux très engagés. D'une part, celui de Laia Abril nous dresse un panorama bluffant de *L'histoire de la misogynie* en représentant les contextes socio-culturels qui la normalisent et, in fine, permettent les violences sexuelles. Dans une exposition d'artefacts commentés à la fois belle et glaçante, le panorama est édifiant. Rien que l'on ignorait, mais la force de ce remarquable travail est de nous faire voir l'univers machiste comme si on le découvrait

pour la première fois. Ce qui rend le réquisitoire plus implacable encore. Comment oublier cette voix féminine de synthèse déclamant la vulgate sexiste sur un ton mécanique de GPS.

D'autre part, l'agence Forensic Architecture&Forensic Oceanography, sorte de tour de guet des droits humains, présente *Mare Clausum*, une vidéo d'une demi-heure qui décrypte minute par minute le comportement criminel des gardes civils libyens vis-à-vis de migrants naufragés, dont douze moururent en ce 6 novembre 2017. Ce réquisitoire visuel contre la politique de *containment* européen semble prendre date pour le jour où certains diront que l'on ne savait pas.

Des leurres

“Je suis plusieurs” peut-on lire parmi d'autres slogans de Sean Hart sur les murs et vitrines de l'ancien Decathlon reconverti en plateforme de contestation. Dès l'entrée, sept écrans y font une haie d'honneur au visiteur avec des projections d'images que nous connaissons ou que nous croyons connaître tant notre mémoire est conditionnée, façonnée par des manières convenues de représenter le monde. S'y mêlent tous les leurres (mais aussi les incongruités) de cette “société de consommation” que l'on fustigeait déjà en 1968. Cela va de l'exhibitionnisme de Steve Jobs dans ses conférences au sourire satisfait de Jeff Bezos en passant par les archives d'actualités montrant les désastres de la surconsommation. On a là en sept stations un chemin de croix du capitalisme qui nous annonce deux brûlots pas piqués des vers.

D'une part, le dispositif de production en direct de gravures joliment intitulé *Les 7 Péchés du capitalisme*. Une sorte de performance de Camille Dufour et Raphaël Klepfisch (avec Ilan Weiss comme curateur) à laquelle le public est convié à participer en allant afficher en ville les estampes illustrant les dits péchés.

D'autre part, sous le titre *Le Cabinet des curiosités économiques*, un ensemble d'installations et d'expositions pas piqué des vers tend à confirmer, comme le disait Frédéric Jameson, “qu'il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme”.

“Désorceler” la finance

Le sous-chapitre *Sur les ruines du capitalisme* s'ouvre avec une série éloquente de clichés de World Trade Centers du monde entier. Il se poursuit par un aperçu de *The Heavens* de Paolo Woods

et Gabriele Galimberti sur les paradis fiscaux avec notamment cette image d'un golfeur blanc suivi par deux porteurs noirs en Angola, pays où deux tiers de la population vit avec 2 \$ par jour.

Désorceler la finance (sic) n'est pas mal non plus dans le genre caustique avec sa collection d'objets de rituels sorciers, et d'archives de crises économiques diverses. Citons aussi *After Microsoft* de Goldin&Senneby qui débusque derrière le choix du paysage du fond d'écran par défaut la stratégie de la marque dès 1990.

L'ensemble de l'exposition sur cet ancien plateau commercial ne ressemble en rien à ce que l'on attend des pratiques muséales. C'est voulu évidemment, et bienvenu. Le côté foutraque, le style “ZAD” est en fait en cohérence avec le bric-à-brac des paysages du capitalisme et ses non-lieux.

Dans le fond, on a là une sorte de *Family of man* des temps post-modernes. La parfaite antithèse du credo humaniste de la célèbre exposition créée dans les années 1950 par Edward Steichen pour faire la démonstration que nous sommes tous en tant qu'humains égaux devant Dieu. Devant Dieu, mais, comme le pointe cette biennale avec une ironie féroce, pas devant l'histoire profondément marquée par un système préférant à toute valeur celle des marchandises.

Jean-Marc Bodson

→ “BIP 2020”, expositions du In à l'ex-Décathlon, 84, rue Féronstrée et La Menuiserie (Novacitis), 53, rue de L'Académie, 4000 Liège. Jusqu'au 25 octobre, du mardi au vendredi de 13h à 18h, samedi et dimanche 10h à 18h.

Épinglé

Par ailleurs

- ▶ **David Widart** est invité par le Musée en plein air du Sart-Tilman à proposer une exposition dans les bus de la Tec.
- ▶ **La Galerie Satellite** présente le travail de la jeune photographe Alice Pallot (BE).
- ▶ **La Galerie Les Drapiers** propose le travail de l'artiste-architecte Jean-Luc Petit (BE).
- ▶ **Les Ravi** (Résidences-Ateliers Vivegnis International) présente une conférence-performance de Clara Thomine (BE).
- ▶ **La Space Collection et la Galerie Central** s'associent pour montrer deux pans du travail de Pierre Houcmant (1953-2019).
- ▶ **Le Corridor** propose enfin le projet multidisciplinaire *L'Éponge et l'Huître ou que faire des crasses qui nous traversent*.